

## PROLOGUE

*Vendredi 13 septembre 1996*

Manu creuse comme si sa vie en dépendait, mû par une force incontrôlable, sans penser à rien d'autre que creuser encore et toujours. Rien ne pourrait le perturber dans cette nuit où la moiteur d'après orage colle à la peau. Il n'a que faire de la chouette hulotte qui fête à sa façon la réussite de sa chasse au campagnol en lançant sa lugubre mélodie. Il se fiche aussi du chant grésillant des grillons qui cherchent à charmer une femelle. Ils s'étaient tus plus tôt dans la soirée, mais ont repris dès que les dernières gouttes d'eau ont cessé de tomber. Même l'écho des ultimes cris des fêtards qui écluent leurs derniers verres pendant la fête des 400 coups le laisse indifférent.

Plus tôt dans l'après-midi, il s'était employé à plaquer du quintal de muscles et à maîtriser un ballon savonnette sur un grand écrin vert rendu glissant par l'effet d'une pluie battante et tiède. Un adversaire avait sournoisement défoncé ses côtes lui coupant le souffle, mais il était resté parmi les siens, se tenant debout malgré la douleur, porté par la fierté de partager les mêmes couleurs vertes et noires.

Il avait fait un saut chez lui pour se changer, après ce périple en terre ovalie, n'échangeant que deux mots avec son père qui craignait que sa blessure ne l'empêche de participer aux travaux des champs du lendemain. Seul Minus, son border collie l'avait fêté comme d'habitude l'accompagnant dans chacun de ses

mouvements, y compris jusqu'à la voiture, en émettant des petits glapissements comme s'il craignait de ne plus le revoir. Dans son rétroviseur il avait vu l'animal le suivre du regard en restant assis dangereusement sur la chaussée humide. Il avait toujours mauvaise conscience quand il abandonnait, même temporairement, celui qui était la fidélité incarnée en chien aux longs poils dont la couleur se partageait entre anthracite et neige.

La pelle continue de s'enfoncer dans une terre rendue meuble par la pluie bienfaitrice. Une sueur âcre et malodorante glisse sur chaque partie de son corps faisant luire ses muscles gorgés de créatine. Il ne sent pas la douleur de l'effort et encore moins la fatigue physique. Disparue cette sensation d'être passée sous une semi-remorque, cette impression de lourdeur qui plombe le moindre de vos mouvements, les élancements intercostaux, les crampes musculaires et les reins en miettes qui vous donnent le sentiment d'avoir soixante-dix ans. La seule force qu'il n'a pas, est celle de se poser des questions et, en premier lieu, pourquoi fait-il cela, lui qui rechigne à donner un coup de main à son père sur l'exploitation agricole. Le grand-père doit se retourner dans sa tombe en le voyant ainsi ahaner depuis près d'une demi-heure sans discontinuer.

Creuser.

La soirée s'était déroulée dans les clameurs braillardes, la joie débridée et les rires déraisonnables des potes. Une troisième mi-temps de victoire se jouait dans un pub d'imitation irlandaise où la bière coulait à flots moussus et pendant laquelle ses coéquipiers et lui se sentaient les maîtres du monde, invincibles, voire irrésistibles. Et justement, Manu avait rencontré une fille qui n'avait pas résisté, à moins que ce ne soit l'inverse, la fille l'avait rencontré et il n'avait pas résisté. À peine avait-il pris le temps d'échanger quelques mots empreints de sous-entendus salaces qu'il voulait déjà l'embrasser. Peut-être l'a-t-il fait d'ailleurs car

## *Comme une nuit sans lune*

les lèvres féminines étaient des aimants rosés sur lesquels il avait capitulé face à l'envie de coller les siennes, jusqu'à ce que son regard plonge dans les yeux de la belle. C'est la dernière chose dont il se souvient : les iris lapis-lazuli de cette femme. Depuis il n'a plus aucun souvenir et se moque bien d'en avoir.

Sa seule volonté, maintenant, consiste à vouloir réaliser un trou assez grand pour contenir ce qui se trouve dans le coffre de sa voiture. Précisément, après avoir planté comme un métronome la bêche dans la terre, près d'une heure durant, il arrive au bout de sa tâche de terrassement et, sans attendre, retourne vers son Opel Oméga dont il est si fier. Il soulève le capot arrière et en sort quelques affaires utiles à une routarde des temps modernes : un sac à dos, une paire de pompes, un fourre-tout typiquement féminin. Manu fait un premier voyage, jette le tout dans l'excavation qu'il vient de réaliser puis repart chercher la véritable raison de ce chantier nocturne. Le cadavre encore mou n'est pas très lourd et peu encombrant pour un grand gaillard comme lui. Aussi le porter dans ses bras est un jeu d'enfant diabolique. Arrivé devant la fosse, dépourvu du moindre état d'âme qui provoquerait remords ou regret au commun des mortels, il balance le corps dans la cavité béante comme quand il décharge les sacs de patates de la carriole de son vieux pour les entreposer dans le hangar.

Privé de toute forme d'émotion, il rebouche à grands coups de pelletées le trou qu'il a creusé. Ses Nike, qui lui ont coûté un bras, et son jean préféré sont maculés de boue séchée. Lui d'habitude si soigneux qui peste quand la plus infime éclaboussure de sauce vient souiller ses tee-shirts, ne s'en formalise pas. Son échelle des valeurs et des priorités s'est effondrée depuis sa rencontre avec la jeune femme du pub. Son visage et ses bras sont zébrés de fines rayures sombres mélange de poussière et d'eau qui s'écoule des pores de sa peau.

Enfin il achève sa mission sans même avoir la satisfaction du

travail accompli et ne prenant pas le temps de s'éponger pour se donner une allure qui, à défaut d'être normale, serait moins hallucinante que celle qu'il dégage après ce travail de forçat, il remonte dans sa voiture.

La fille aux jolis yeux lapis-lazuli est là, côté passager. Ils se regardent intensément. Elle lui parle sans même ouvrir les lèvres qu'il désirait plus tôt et qui ne lui inspirent plus que de la soumission. Il a compris ce qu'elle souhaite et décide de métamorphoser ses désirs en ordres. Manu, taxi malgré lui, la ramène d'abord chez elle, la dépose en silence, et, sans même un au revoir, l'abandonne pour se diriger vers le village d'Ardus. Il doit accélérer. Le jour ne va plus tarder à se lever. Il entend encore la voix dans sa tête qui lui répète encore et encore ce qu'il doit maintenant faire au point de devenir une évidence.

Tout est désert. Le camping municipal, vide comme souvent, se morfond à l'ombre des mûriers platanes sous lesquels les touristes refusent désespérément de se poser. Après avoir garé sa voiture, il remonte le chemin que l'asphalte vieillissant rend dangereux pour les chevilles et commence à traverser le pont qui enjambe l'Aveyron. Alors qu'une vague lueur de soleil pointe à l'horizon, prélude à l'activité fébrile des passereaux qui ont trouvé refuge sur les platanes environnants, il enjambe la rambarde. La rivière coule imperturbable malgré un début de sécheresse et l'attire irrésistiblement.

Il ne voit rien d'autre que l'onde brunâtre qui coule en contrebas et n'envisage rien d'autre que de sauter pour retrouver sa liberté. Écartant les bras comme un plongeur de haut vol, il bascule alors en avant pour une chute fatale à l'endroit même où les galets et quelques rochers épars ne sont recouverts que par deux dizaines de centimètres d'eau. Quand Manu heurte le fond quelques secondes plus tard, la voix dans sa tête s'évapore enfin alors qu'une auréole de sang remonte à la surface des flots.

## *Comme une nuit sans lune*

\*\*\*

Au petit matin, les riverains ont vu le ballet des gyrophares se mettre en place. Quelqu'un dans le voisinage, ayant remarqué le manège du jeune homme, l'a observé, intrigué, sans se douter de ce qui allait se passer. Quand le témoin l'a vu sauter, il est resté sidéré quelques secondes en se demandant si la scène, à laquelle il avait assisté, était bien la réalité. Choqué, il a prévenu les pompiers qui ont eu du mal à déchiffrer ce que racontait l'homme tant sa voix débordait d'émotion. Arrivés sur place, malgré leurs efforts, ils n'ont pas pu ramener Manu à la vie. Les policiers étaient là aussi. Ils ont jeté un œil dans la voiture, trouvé une pelle maculée de terre, mais cela n'avait rien d'exceptionnel, auditionné le témoin qui racontera la scène des centaines de fois à qui voudra l'écouter. L'autopsie a fort logiquement confirmé la thèse du suicide.

Puis tout est allé très vite. Un semblant d'enquête pour que la famille n'attende pas trop longtemps avant de pouvoir enterrer son enfant, un entrefilet dans la presse locale pour pleurer le rugbyman, une messe pour accompagner le jeune du coin, et puis rien d'autre.

Bien sûr, les proches tout comme les plus éloignés, se sont longtemps posé la question du pourquoi d'un tel geste. Il n'y avait pas de signes précurseurs, pas de symptômes de dépression, pas de motifs particuliers et surtout pas de témoignages écrits de sa part pour expliquer. Les sages disaient « ce sont des choses qui arrivent, un point c'est tout ».

Il n'y a que la mère « Mikette » la madone des chats comme on la surnommait, vivant comme un ermite dans une maison décrépie à une centaine de mètres des lieux, qui prétendait que le jeune homme avait été victime d'un sortilège en ce vendredi 13. Mais de l'aveu de tous, elle n'avait plus toutes ses capacités mentales.